

« immuables, éternelles, commencent par abandonner tout au caprice de la fortune, c'est-à-dire aux hasards de la guerre.

« La paix n'est pas impossible, car le grand-visir, qui a tant de crédit sur son maître, l'a constamment offerte et désirée. Nous devons le croire sincère, parce que son intérêt le lui conseille. Il est en rivalité avec Barberousse, dont la guerre augmente la faveur. Barberousse lui-même désire la paix, pour aller jouir de sa souveraineté d'Alger. Quant au mépris que Soliman fait, dit-on, de l'amitié de notre république, je ne vois pas où en est la preuve. Il y a trente-cinq ans qu'il est en paix avec nous, qu'il observe les traités; dans ce moment même il nous en propose la continuation. S'il s'est porté contre nous à des actes de violence, il est juste de reconnaître que ce n'a pas été sans provocation, et nous avons peut-être moins à nous plaindre de lui que des nôtres.

« Si les Turcs avaient résolu, comme on le prétend, la perte de notre république, quelle plus belle occasion pouvaient-ils espérer que celle qui leur fut offerte, il y a quelques années, lorsque tous les princes étaient conjurés contre nous, et qu'il ne nous restait ni ressources, ni secours, ni le choix d'un parti à prendre? Cependant, non-seulement ils ne pensèrent point à nous attaquer, mais ils subvinrent à nos pressants besoins; ils nous fournirent des vivres, des munitions, et nous envoyèrent gratuitement des vaisseaux chargés de salpêtre. D'où vient donc cette méfiance contre la paix qu'ils nous offrent, contre cette perfide paix qui doit entraîner, dit-on, notre ruine? mais je veux que cette méfiance ne soit pas sans fondement; depuis quand court-on à la guerre pour éviter la guerre? Depuis quand cherche-t-on un péril immense, certain, présent, pour échapper à un péril douteux et éloigné? Qui de vous n'est à portée de faire la comparaison de l'état de guerre et de l'état de paix? Si, pendant vingt ans consécutifs, nous avons pu soutenir une guerre désastreuse en Italie, c'est parce que la mer restait libre et nous était ouverte. Les richesses publiques et privées arrivaient ici du dehors. Mais si la mer nous est interdite, il n'y a plus de commerce pour les citoyens, plus de douanes pour l'État, plus d'emploi, plus de moyen de vivre pour la population.

« Quelles considérations ne pourrais-je pas tirer de la puissance des Turcs? Leur empire est immense, leurs armées sont innombrables: ils sont riches, pourvus abondamment de tout ce qui est nécessaire à la guerre: leur discipline militaire pourrait servir d'exemple aux chrétiens: que faire contre un tel ennemi? Temporiser. Quant à

« la vicissitude des choses humaines, qu'y a-t-il à en conclure, si ce n'est que la sagesse conseille d'attendre, de mettre le temps à profit, et de saisir les circonstances favorables?

« Rappelons-nous le passé, nous verrons que tous les jours la guerre contre les Turcs a été pour nous d'un poids au-dessus de nos forces. Nous ne voulûmes pas nous réconcilier avec Mahomet, après qu'il nous eut enlevé Négrepont; il fallut plus tard acheter la paix, en lui cédant encore d'autres places. Nous nous épuisâmes contre Bajazet, et nous nous vîmes, à la fin d'une longue guerre, réduits à accepter des conditions plus dures que celles que nous avions rejetées; il fallut lui céder tout ce que nous lui avions refusé, tout ce qu'il avait demandé depuis, et l'île de Sainte-Maure, que nous venions de conquérir. Ces exemples sont récents, et tous également déplorables. Cependant la puissance des Turcs n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, et nous, nous étions au plus haut point de notre prospérité.

« Ne nous laissons donc point abuser par des espérances illusoires. Suivons les conseils de l'expérience et de la sagesse. La guerre contre les infidèles passe pour une résolution généreuse et une sainte entreprise; c'est une résolution imprudente, et une entreprise coupable. Dans l'état actuel de la chrétienté, c'est une témérité d'attaquer les Turcs sur la foi d'une confédération; et quoi de plus coupable, je vous le demande, quoi de plus impie, que d'exposer aux plus grands malheurs, sur la foi des vains calculs de notre politique, les peuples que le ciel nous a confiés? Ayons toujours devant les yeux le déplorable spectacle de Corfou ravagée. Ne soyons pas sourds aux cris de ces quinze mille malheureux entraînés en esclavage. Il est beau, sans doute, de tenter de nobles efforts, quand une juste espérance les conseille et que la raison les approuve: autrement, je n'y vois qu'une honteuse folie. Courir au devant du péril qu'on peut éviter, qu'est-ce autre chose que tenter la Providence divine? Souvenons-nous de la parabole de l'évangile: Celui qui marche contre un ennemi puissant, doit examiner si, avec dix mille hommes, il pourra en combattre vingt mille. Cette leçon est faite pour nous. J'espère que ce sénat ne démentira point la sagesse qui lui a mérité tant de gloire, et qu'il ne se préparera point des repentirs et le blâme de la postérité.

Ce discours fit beaucoup d'impression; mais, comme c'est l'ordinaire dans les grandes assemblées, il ne convainquit que ceux qui étaient favorablement disposés à l'entendre. Quand on alla aux opinions, soit effet du hasard, soit résultat d'une manœuvre des partisans de la guerre, le nombre des